

Hélène Hamon

Université Pierre Mendès France, Grenoble II

## **L'épreuve du cancer. De l'errance au sens**

Il faut avoir du chaos en soi pour  
accoucher d'une étoile qui danse<sup>1</sup>.

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait  
Zarathoustra*

L'annonce d'un cancer gynécologique dans la vie d'une femme génère presque toujours un véritable cataclysme. Elle « tombe » malade : c'est la chute brutale et vertigineuse vers les cauchemars réalisés, les ténèbres et la mort toujours possible lorsqu'il s'agit du cancer. Elle perd brutalement le point d'appui sur lequel elle avait, jusqu'ici, construit sa vie. Les femmes interrogées dans le cadre de ce travail ethnographique utilisent de nombreuses métaphores pour décrire cet état transitionnel – entre la vie et la mort – dans lequel elles se retrouvent bloquées. Elles disent par exemple fréquemment que leur vie a été « *mise entre parenthèses* <sup>2</sup> » durant l'épisode cancéreux. Étymologiquement, errance vient du latin *errare* qui signifie « se tromper », « s'égarer », et c'est souvent en ces termes que les femmes évoquent, au moins dans un premier temps, l'expérience du cancer : elles se sentent « *perdues* », elles n'ont plus de repères, ceux-ci se sont « *tous effondrés* », elles sont face à « *un trou* », face « *au vide* », plongées dans le noir « *des ténèbres* ».

---

<sup>1</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Éditions Gallimard, 1989, 449 p.

<sup>2</sup> Toutes les citations en italiques sont extraites des entretiens semi-directifs réalisés avec des femmes atteintes par un cancer gynécologique, entre 2001 et 2004, dans le cadre de mon travail de recherche de thèse.

Hélène Hamon. « L'épreuve du cancer. De l'errance au sens. », Rachel Bouvet et Myra Latendresse-Drapeau [éd.], *Errances*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 13, 2005, p. 91-103.

## L'ÉPREUVE DU CANCER : DE L'ERRANCE AU SENS

La personne atteinte par le cancer a souvent le sentiment d'être violemment projetée dans un espace-temps nouveau, dont elle ne connaît rien : « Je pense que je suis passée dans une nouvelle ère, un nouveau fuseau du temps, une nouvelle zone de l'existence qui n'a rien à voir avec la vie normale<sup>3</sup> ». Mais de quel espace-temps s'agit-il? Où se trouve cette femme pendant l'épisode cancéreux qui, quand on lui annonce qu'elle est en rémission, dit « *revenir de loin* »? L'errance de la maladie grave ouvrirait-elle la voie à une nouvelle dimension de l'existence humaine? L'individu cancéreux est contraint à l'errance lorsqu'il se trouve propulsé dans cet espace interstitiel entre la vie et la mort. Qu'il puisse s'y repérer signifierait en effet qu'il puisse le penser, se le représenter. Mais voilà, cet espace du « moribond » est impensable et irréalisable. Comment, en effet, expliquer que la vie et la mort puissent être à ce point confondues? Pour ces femmes, comment admettre que le cancer, symbole de mort, vienne frapper ces organes (le sein, l'utérus) associés, eux, au plaisir, à la vie? Cette maladie symbolise l'horrible rencontre entre Eros et Thanatos, inacceptable pour l'entendement humain. L'expérience du cancer recoupe ainsi celle de la gestion symbolique du désordre dans la vie des individus.

Néanmoins, le chaos généré par l'annonce de la maladie mortelle dans la vie de ces femmes ne peut durer toujours. Pour essayer de faire basculer leur destinée de la mort vers la vie, elles produisent, à partir de leur expérience du cancer, de véritables récits mythiques leur permettant de trouver une origine au mal et de vivre cette expérience sous une forme ordonnée et intelligible. Le mythe permet, en effet, de lier entre elles des expériences en apparence contradictoires : telle ici l'irruption de la mort au cœur même de la vie. Les entretiens intersubjectifs que j'ai menés avec ces femmes ont entre autres permis l'émergence de ces mythologies personnelles. Ce besoin impérieux de résoudre l'énigme du cancer, son « pourquoi? », peut également expliquer l'importance du nombre des autobiographies de malades appartenant à la littérature. L'épreuve du cancer, parce qu'elle confronte

---

<sup>3</sup> Evelyne Accad, *Voyages en cancer*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2000, p.75.

## HÉLÈNE HAMON

brutalement les individus à la perspective de la mort, parce qu'elle ouvre la voie à un questionnement d'ordre métaphysique sur l'origine du mal, de la vie et de la mort, est parfois l'occasion d'un travail créatif et assez fréquemment l'occasion d'un travail d'écriture. Le sujet, dit Danièle Deschamps, tente de se retrouver en rassemblant par les mots ses organes, ses cellules éparpillées : « Les mots servent à tisser des filets de sécurité qui préservent de la chute, du vertige, si ce n'est de la mort.<sup>4</sup> » Écrire à partir de son expérience du cancer, c'est pour ces femmes une chance de découvrir derrière l'apparent chaos des événements, la ligne directrice du roman de leur vie.

C'est en effet dans la mise en mots (écrite ou orale) que l'organisation du vécu opère. « Organiser » signifie étymologiquement « permettre la vie<sup>5</sup> ». Les récits de maladie de ces femmes, en organisant, en ordonnant un vécu sans cela incompréhensible, tentent de raccrocher à la vie cette expérience qui ouvre pourtant déjà la voie à la possibilité de la mort. Lorsqu'elles recherchent dans leur vie passée l'origine du mal, elles tentent de réintégrer l'événement maladie dans leur itinéraire de vie global. L'expérience du cancer ne doit plus être ce qui les coupe de leur vie passée en les séparant par la force, les privant de leurs repères identitaires, mais doit constituer un passage, celui qui relie deux périodes de leur vie, unies l'une à l'autre par le travail du sens. Néanmoins, l'élaboration du sens de la maladie pour un individu est un véritable processus, sans cesse remis en question. Il est avant tout un travail individuel car aucun discours collectif ne prend le relais dans cette recherche effrénée du sens. Dans nos sociétés laïcisées, dit Marie-Christine Pouchelle, « la quête du sens est devenue une affaire privée et donc solitaire<sup>6</sup> ». La possibilité pour un individu de produire à partir de l'événement maladie une narration est donc fonction

---

<sup>4</sup> Danièle Deschamps, *Psychanalyse et cancer : au fil des mots... un autre regard*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1997, p. 328.

<sup>5</sup> Charles Amourous, *Des Sociétés natives : ordre, échanges et rites humains dans la vie institutionnelle*, Paris, Éditions Méridiens Klincksieck, 1995, 224 p.

<sup>6</sup> Marie-Christine Pouchelle, *L'Hôpital corps et âme. Essais d'anthropologie hospitalière*, Paris, Éditions Seli Arslan, 2003, p. 150.

## L'ÉPREUVE DU CANCER : DE L'ERRANCE AU SENS

de nombreux paramètres : sociaux, culturels et psychiques. Une femme, par exemple, peut brutalement tout remettre en question lorsque les médecins lui annoncent une récurrence; elle entrevoyait pourtant déjà le « fil d'Ariane », le lien qui unissait entre eux les événements de sa vie, y compris la maladie. Mais les raisons qu'elle s'était données pour expliquer l'avènement du cancer n'étaient probablement pas les bonnes, se dit-elle, ce dernier se manifestant une fois encore. Le travail du sens avorte, brutalement. Il y a pourtant urgence, le cancer est pour l'homme comme le sphinx, un monstre capable de le dévorer s'il ne résout pas son énigme.

Néanmoins, lorsque le travail du sens a lieu, celui-ci ne s'effectue pas au hasard mais selon les lois de la pensée symbolique, et ce sont ces formes culturellement délimitées qui expliquent les récurrences structurelles des mythologies produites par les femmes rencontrées. Pour celles qui parviennent à écrire ou à raconter le mythe des origines de leur maladie, leur chance est de pouvoir faire de l'errance dans le « no man's land » du cancer le temps d'une quête, d'une épreuve, d'un voyage, d'une aventure. Dans le récit de ces femmes, la souffrance, le mal, la mort ont enfin une raison d'être, ces catégories faisant partie intégrante des processus de vie : elles visent à éprouver les forces de l'individu, sa capacité à combattre (mythes guerriers), et permettent parfois son évolution, sa métamorphose (mythes identitaires). Il semblerait alors que l'expérience de la maladie puisse, parfois, jouer un véritable rôle initiatique.

### De l'errance à l'épreuve : le cancer ou le combat contre le dragon

Dans un premier temps, l'expérience du cancer prend souvent le visage exclusif d'un combat guerrier dans les récits de ces femmes. Il va s'agir pour elles de lutter contre le cancer, de le vaincre, et de le tuer avant qu'il ne les tue. Les femmes doivent réellement adopter une attitude guerrière : elles deviennent l'héroïne d'un combat qui opposerait métaphoriquement la vie et la mort. C'est sans doute le combat contre le dragon, « thème aussi universel que celui

## HÉLÈNE HAMON

du déluge ou de la fin du monde<sup>7</sup> », dit Jacques Lacarrière, qui symbolise au mieux cette bataille que les femmes vont devoir mener pour leur propre survie. Il faut entendre par dragon, précise l'auteur, « tout monstre hybride, toute créature archaïque «à cheval « sur les règnes, dont la seule apparence évoque l'idée du chaos ou de créations primitives et informes (serpents, hydres, monstres marins...)»<sup>8</sup> ». Les références bestiaires ne manquent pas lorsqu'il s'agit pour les femmes de se représenter leur mal : le cancer est alors tour à tour, « *un serpent qui se glisse insidieusement dans le corps* », « *une hydre dont les têtes repoussent* » inlassablement, « *un crabe qui grignote* » les chairs (cette dernière image est à mettre en relation avec l'étymologie du mot cancer qui provient du latin *cancer* et signifie bien « crabe »). Le cancer est « *un ennemi sournois* », mauvais de part en part, cristallisant à lui seul l'ensemble des angoisses existentielles auxquelles sont confrontés les individus au cours de leur vie. Le dragon, « cette création de la peur<sup>9</sup> », est, comme le cancer, le « *support de ce qui nous fait extrêmement peur* ». L'expérience du cancer peut ainsi devenir, dans le « roman de la maladie » de ces femmes, une véritable épreuve. Si certaines produisent une « mythologie guerrière de type fataliste<sup>10</sup> », intimement persuadées qu'elles mourront au combat, à l'inverse, d'autres peuvent avoir le sentiment, lorsqu'on leur annonce qu'elles sont en rémission, d'avoir gagné contre la mort, de l'avoir repoussée. Et cette vie supplémentaire, arrachée à la mort, leur donne parfois une nouvelle légitimité à vivre. Elles ont le sentiment de ne devoir qu'à elles seules cette vie en plus – cette nouvelle vie? – qu'elles ont gagnée dans la bataille.

L'errance engendrée par l'annonce du cancer et le basculement brutal dans le monde de la maladie semblent

---

<sup>7</sup> Jacques Lacarrière, *Au Cœur des mythologies : en suivant les dieux*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2002 [1984], p. 330-333.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Henri Dontenville, cité dans Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Éditions Dunod, 1992 [1969], p.105-106.

<sup>10</sup> Pascal Hachet, *Le Mensonge indispensable, du trauma social au mythe*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. « Nouveaux en psychanalyse », 1999, 159 p.

## L'ÉPREUVE DU CANCER : DE L'ERRANCE AU SENS

ouvrir la voie à une expérience extraordinaire : celle de l'épreuve héroïque. Le sens commence à émerger, les règles du jeu apparaissent : le cancer n'est pas seulement l'horrible rencontre entre Eros et Thanatos, il est également une injonction pour Eros à être plus fort que Thanatos.

### De l'errance à la renaissance : le cancer ou l'initiation réussie

Mais l'expérience de la maladie grave peut parfois représenter bien plus qu'un simple combat guerrier. Fritz Zorn<sup>11</sup>, alors qu'il se sait déjà condamné par le cancer, témoigne de son vécu de la maladie dans *Mars*. Il choisit ce titre précisément parce que Mars est, dans la mythologie romaine, à la fois le dieu de la guerre et celui de la force créatrice (associé à l'agriculture). Y aurait-il donc des portes que seule la maladie puisse ouvrir? Le dragon, dit Gilbert Durand, tient une place symboliquement positive dans le mythe du héros vainqueur de la mort : « Il est non seulement l'obstacle, l'énigme, mais l'obstacle que le destin doit franchir, l'énigme que le destin doit résoudre<sup>12</sup>. » Le monstre du cancer pourrait-il être « le maître d'une initiation<sup>13</sup>»? Entre les différentes batailles que l'individu doit mener contre cet animé dangereux, la personne malade possède un temps qui manque parfois à l'individu sain : celui, précieux, du retour réflexif, du travail sur soi, de la contemplation. La maladie, en marquant une rupture avec la quotidienneté, en libérant l'individu des tâches et des rôles qui lui incombent ordinairement, donne le temps pour une remise en question.

Pour cesser d'errer dans les ténèbres du cancer, les femmes semblent ressentir le besoin de comprendre le message qui leur est envoyé par la maladie. Le cancer est ici imaginé tel un trésor personnel dans lequel se trouverait enfermé le secret d'un individu, c'est-à-dire le sens et la vérité de sa

---

<sup>11</sup> Fritz Zorn, *Mars*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1979, 315 p.

<sup>12</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, op.cit.*, p. 398.

<sup>13</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1989 [1957], p. 255.

## HÉLÈNE HAMON

vie. L'errance du cancer devient alors le temps d'un véritable voyage spirituel. La maladie est « le voyage du pauvre » disait Charles-Louis Philippe<sup>14</sup>. Voyage intérieur, errance intime, qui ouvre la voie à un nouvel espace, celui de l'intériorité. Réjane Briand, témoignant dans un ouvrage autobiographique de sa « guérison intérieure par le cancer », dit avoir enfin découvert, grâce à la maladie, « dans son être profond, un espace où elle peut s'agenouiller et se recueillir<sup>15</sup> ». Certaines femmes disent ainsi avoir profité du temps du cancer pour entamer un « *travail sur soi* » (solitaire ou accompagné par un psychologue). Mais que signifie « travailler sur soi » ? Il semblerait que ce travail, fréquemment assimilé à un processus, soit avant tout le temps d'un retour sur soi. Une femme atteinte par un cancer du sein me dira combien elle a eu le sentiment, pendant l'épisode cancéreux, de se situer « *hors du temps* », de quitter, pour un temps, la vie « *normale* » et son fonctionnement routinier. À quelle temporalité faisait-elle référence ? Qu'existe-t-il hors du temps ? Est-ce la mort ? L'éternité ? Ce temps « *hors du temps* » semble en réalité comporter des similitudes avec le temps mythique : il est un temps primordial et fondateur. Le temps de la maladie rejoint parfois le temps des origines, du commencement. Le cancer, parce qu'il confronte brutalement l'individu à la mort, devient à l'annonce de la maladie un symbole du temps néfaste. Il prend le visage immonde de Kronos (le temps), ce fils d'Ouranos (le ciel) et de Gaia (la terre) qui dévorait ses enfants au fur et à mesure qu'ils naissaient. Mais, en racontant leur histoire, les femmes peuvent enfin avoir le sentiment de maîtriser le temps, elles qui, avant cela, craignaient d'être dévorées par lui. Peu importe dans leur récit la chronologie exacte des événements de leur vie : elles ont la capacité, l'occasion unique, grâce à la maladie, de pouvoir retourner le temps. Parce qu'elles ne sont plus dans le temps, celui de la quotidienneté, mais « à côté » ou « au-dessus » de lui, elles vont pouvoir le manipuler, le renverser, le remonter. Le cancer va être le véhicule leur permettant de voyager dans le temps et de le remonter jusqu'à la faille, celle de l'origine

---

<sup>14</sup> Charles-Louis Philippe, cité dans André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 998.

<sup>15</sup> Réjane Briand, *Un Grand vent du large. Ma guérison intérieure par le cancer*, Université Saint-Paul, Ottawa, Éditions Novalis, 2002, p. 143.

## L'ÉPREUVE DU CANCER : DE L'ERRANCE AU SENS

de la maladie. Les femmes ont parfois le sentiment de « régresser » à cause du cancer. Elles doivent en effet passer par des étapes qui comportent de nombreuses similitudes avec celles de l'enfance : les traitements, et notamment la chimiothérapie, les obligent souvent à une certaine dépendance vis-à-vis d'autrui. Leur corps lui-même semble redevenir pré-pubère, enfantin, lorsqu'elles perdent, à cause des traitements, leurs cheveux (leur crâne est celui d'un bébé), leurs poils pubiens ou encore un sein... Néanmoins, si elle est trop souvent vécue comme aliénante et destructrice, cette régression, conformément à l'étymologie même de ce mot, peut également être interprétée par ces femmes comme une « insistance à remonter le temps ». Régression vient en effet du latin *regredi*, qui signifie revenir, rétrograder; le préfixe « re » marquant « le retour en arrière<sup>16</sup> ». Régresser ne permettrait-il pas à ces femmes de retourner à l'instant mythique du commencement? Mircea Eliade, dans son ouvrage *Mythes, rêves et mystère*, note que

[...] un grand nombre de peuples, des plus anciens jusqu'aux plus civilisés, utilisent comme moyen thérapeutique, la récitation solennelle du mythe cosmogonique [récit mythique de la formation de l'univers]. On comprend facilement pourquoi : symboliquement, le malade revient en arrière, il est rendu contemporain de la Création. [...] On ne répare pas un organisme usé, on le refait, le malade doit naître de nouveau et récupérer de la sorte la somme d'énergie et de potentialité dont dispose un être au moment de sa naissance<sup>17</sup>.

N'y a-t-il pas ici un lien à faire avec les thérapies modernes, se demande l'auteur, et avec la psychanalyse en particulier qui, elle aussi, accorde une grande importance au retour en arrière.

La psychanalyse utilise comme principal moyen

---

<sup>16</sup> Marie-José Del Volgo, *L'Instant de dire, le mythe individuel du malade dans la médecine moderne*, Ramonville, Éditions Eres, coll. « Actualité de la psychanalyse », 1997, p.208.

<sup>17</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, *op.cit.*, p 50.



HÉLÈNE HAMON

de guérison le souvenir, la remémoration des «événements primordiaux». Mais dans l'horizon de la spiritualité moderne, et en conformité avec la conception judéo-chrétienne du temps historique et irréversible, le «primordial» ne pouvait être que la première enfance, le seul et véritable *initium* individuel<sup>18</sup>.

Et ce retour en arrière n'a pas comme unique fonction le souvenir des événements anciens, fondateurs de la vie psychique de l'individu. Ce retour aux sources de la maladie est réel : l'individu va véritablement revivre l'épisode traumatique pour pouvoir « l'intégrer à la conscience<sup>19</sup> » et guérir. C'est ce que semble suggérer Mme H. (agent de maîtrise, cancer des seins), lorsqu'elle me dit avoir le sentiment, depuis l'avènement de son cancer, de « *revivre une période de son enfance* » : son angoisse de petite fille face à la maladie de son père et les difficultés financières qui lui étaient associées. Dans ces conditions, « régresser » représente pour la personne malade une chance de pouvoir tout recommencer à nouveau, une chance de pouvoir naître une seconde fois, neuve et régénérée. Le récit de ces femmes emprunte ici aux mythes identitaires et rejoint le processus d'individuation décrit par Jung : la finalité de l'épreuve du cancer, comme celle du mythe d'individuation, est pour une personne « l'explication des étapes de la formation de son esprit en vue de la maîtrise de son psychisme<sup>20</sup> ». Ainsi, l'expérience du cancer ne joue-t-elle pas parfois, dans la vie d'une femme, un véritable rôle initiatique? C'est en tous cas ce que semble penser Anne Matalon, écrivain, atteinte par un cancer des ovaires, qui témoigne de son expérience de la maladie dans *Chimiofolies*.

J'ai la certitude d'être là où je dois être. Le cancer ne m'a pas touchée au hasard. Il n'est pas une catastrophe injuste et révoltante. Oui, depuis des années, je le savais : j'avais manqué d'épreuves, de l'épreuve qui permet de passer de l'autre côté.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Joël Thomas [éd.], *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Éditions Ellipses, 1998, p. 34.

## L'ÉPREUVE DU CANCER : DE L'ERRANCE AU SENS

Songeant aux récits des ethnologues, je regrettais les initiations rituelles bien balisées du passage à l'âge adulte. Je disais : pas la moindre épreuve, pas la moindre douleur, pas la moindre entame, sans cicatrice. J'en arrivais à considérer mon nombril avec émotion : le nombril est une cicatrice me répétais-je et je m'attendrissais à l'idée que nous tous sur terre, étions marqués de cette même cicatrice. Certes, mais il me fallait ma cicatrice, celle qu'on obtient après la naissance, par ses propres souffrances. Le premier temps du cancer fut donc, en un sens, un aboutissement : nous y voici. [...] L'épreuve s'annonçait [...]. Je traverse l'épreuve comme on prend un tunnel long, sale et sans lumière. [...] Puis, ça se remet à vivre. Des cellules sont-elles nées, ont-elles grandi? Celles qui étaient abîmées se sont-elles réparées? Les organes se calment, les fonctions s'assagissent ou se réveillent. [...] Neuve, régénérée. Mort et résurrection : serait-ce un passage initiatique, serait-ce une mutation<sup>21</sup>?

Mme P. (assistante maternelle, cancer du sein) me dira également de sa cicatrice qu'elle est « *un bobo qui lui permet d'exister* ». Étymologiquement, « exister » vient du latin *existere*, qui signifie « sortir de », « naître ». L'empreinte laissée par la chirurgie au corps de ces femmes ne fonctionnerait-elle pas, pour certaines d'entre elles du moins, comme ces mutilations infligées lors des cérémonies initiatiques des sociétés traditionnelles : comme une mémoire inscrite à même la peau d'un nouveau statut social? À ce propos, il est intéressant de constater qu'on ne parle jamais de guérison en matière de cancer mais bien de rémission car il existe toujours un risque que la maladie récidive un jour. Cette subtilité de langage, au-delà de sa signification médicale, ne témoigne-t-elle pas de l'impossibilité pour un individu de retrouver son statut initial? Parler de rémission ne fait qu'accentuer chez ces femmes ce sentiment qu'elles ont toutes, qu'il existe un

---

<sup>21</sup> Anne Matalon, *Chimiofolies*, Aigues-Vives, HB Éditions, 2000, p. 34-35.

## HÉLÈNE HAMON

« avant » et un « après » la maladie. Ainsi, celles qui donnent à leur expérience du cancer le sens d'une initiation vivent souvent avec un réel bonheur la transformation de leur statut social. Elles sortent grandies, enrichies de cette épreuve qui les a fait advenir Autre. Mme C. (assistante maternelle retraitée, cancer de l'utérus) rencontrée plusieurs années à la suite de son cancer (datant de 1990) considère véritablement cette épreuve comme le début « *d'une seconde vie* », comme « *une renaissance* ». Il s'agit pour elle, « *d'une expérience positive qui [lui] a apporté quelque chose en plus* ». Aujourd'hui, Mme C. se sent « *presque immortelle* », « *au-dessus* ». Au-dessus de la mort? Une autre femme (conseillère juridique, cancer du sein), me dira également avoir acquis, avec l'expérience du cancer, la certitude de l'existence « *d'un au-delà* ». Cette maladie grave semble ouvrir la voie à un savoir extraordinaire, celui des réalités transcendantes : étymologiquement, initier vient du latin *initiare* qui veut dire « initier aux mystères ».

De l'errance à la renaissance, il semble donc n'y avoir qu'un pas; un pas de géant néanmoins, celui du sens, que ne franchissent pas toutes les femmes. Mais pour celles qui y parviennent, leur chance est alors de pouvoir transformer le désordre et l'agitation provoqués par l'avènement du cancer dans leur vie en « instruments d'un travail à effets positifs [...], de les convertir en facteurs d'ordre<sup>22</sup> ». Produire le sens de la maladie aide en effet l'individu à trouver un nouvel équilibre (psychique et social), à se redéfinir, et contribue à lui forger une nouvelle identité positive et valorisante.

### Un guide pour sortir de l'errance

S'intéresser à la maladie du patient et aux récits qu'il produit à cette occasion ouvre la porte à un questionnement sur l'efficacité médicale. En effet, à partir des entretiens réalisés, j'ai pu observer qu'un traitement était perçu comme d'autant plus efficace par la personne malade qu'il était cohérent avec la manière dont elle se représentait sa maladie. Un exemple : faire du cancer l'invasion d'un ennemi indésirable contre

---

<sup>22</sup> Georges Balandier, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Éditions Fayard, 1988, p. 117.

## L'ÉPREUVE DU CANCER : DE L'ERRANCE AU SENS

lequel l'individu doit mener une guerre rend légitime et pensable la coupure chirurgicale; comment en effet admettre de l'Autre en soi? La réponse thérapeutique au cancer doit être culturellement adaptée pour être pensée efficace par le soigné, il doit exister une nécessaire congruence entre le Mal et le remède<sup>23</sup>. Cette question est importante car on sait aujourd'hui que la perception de l'efficacité thérapeutique par le malade a des conséquences sur l'efficacité réelle des thérapeutiques. C'est ainsi que l'on explique, entre autres, l'effet placebo dont on parle maintenant comme une valeur ajoutée au soin et non comme un test qui signifierait son inutilité<sup>24</sup>. Il existerait un lien entre les fonctions physiologiques et les fonctions symboliques<sup>25</sup>, lien que met notamment à jour Claude Lévi-Strauss lorsqu'il introduit l'important concept d'efficacité symbolique<sup>26</sup>. L'auteur montre comment un chaman (un indien Cuna) parvient à sauver les femmes de sa tribu qui subissent un accouchement difficile. Il les soigne par le seul intermédiaire d'un chant sacré, sans contact aucun avec le corps de la parturiente. Ce chant, ce récit, en attribuant une origine aux douleurs de l'accouchement, permet à la femme de vivre cette expérience sous une forme ordonnée et intelligible. Et cette mise en mots des maux peut effectivement permettre à la femme d'accoucher. Malheureusement, comme le précise David Le Breton,

il semblerait que passé le seuil des sociétés traditionnelles, nous cessions de voir l'exercice de l'efficacité symbolique pour ne plus percevoir qu'une « objectivité » de l'efficacité médicale<sup>27</sup>.

L'univers médical, à force de dévaloriser les systèmes d'interprétation mis en place par les malades, peut aussi

<sup>23</sup> Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Éditions Plon, coll. « Agora », 1962, 347 p.

<sup>24</sup> Paul Pionchon, Président de la société d'étude et de traitement de la douleur (SETD), *L'Effet placebo*, conférence à Brest, 28 mai 2004.

<sup>25</sup> Ernest Lawrence Rossi, *Psychobiologie de la guérison. Influence de l'esprit sur le corps. Nouveaux concepts d'hypnose thérapeutique*, Marseille, Éditions Hommes et perspectives, 1995, 447 p.

<sup>26</sup> Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage, op.cit.*, p. 212-234.

<sup>27</sup> David Le Breton, *La Sociologie du corps*, Paris, Éditions Presse Universitaire de France, coll. « Que sais-je? », 1992, 127 p.

HÉLÈNE HAMON

empêcher la fonction symbolique de jouer son rôle thérapeutique, ne serait-il que psychique. Ne peut-on pas craindre en effet qu'il existe « une contre-efficacité symbolique », un effet *nocebo*, lorsque le médecin produit un imaginaire exclusivement guerrier à partir de la maladie, ou encore lorsque la personne malade envisage son cancer essentiellement comme une « maladie de l'âme »? Dans ces circonstances, comment la chimiothérapie ou la chirurgie peuvent-elles être perçues comme efficaces par la personne malade? Que pourrait bien faire le chirurgien de son scalpel lorsqu'il s'agit de soigner l'âme de son patient! Dans ces conditions, les malades, dit Marie-Christine Pouchelle,

auraient surtout besoin de trouver dans les soignants, non pas des guerriers héroïques se battant contre la mort, mais des accoucheurs et des guides les aidant, avec ou sans médicaments, à résoudre l'énigme vitale que leur révèle la maladie<sup>28</sup>.

---

<sup>28</sup> Marie-Christine Pouchelle, *L'Hôpital corps et âme. Essais d'anthropologie hospitalière*, op.cit., p. 110.